

Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940

Sylvain Venayre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/1856>

ISSN : 2102-5916

Éditeur

Association Paul Langevin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2001

Pagination : 93-112

ISBN : 1271-6669

ISSN : 1271-6669

Référence électronique

Sylvain Venayre, « **UNE HISTOIRE DES REPRÉSENTATIONS : L'AVENTURE LOINTAINE DANS LA FRANCE DES ANNÉES 1850-1940** », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 84 | 2001, mis en ligne le 01 juillet 2004, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/1856>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Les contenus des *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 ¹

Sylvain Venayre

- 1 Nul doute que l'expression du désir d'aventure ne soit conditionnée par des facteurs historiques. La sociologie littéraire a analysé en quoi le XVIII^e siècle avait pu conditionner l'émergence d'une figure particulière de l'aventurier ². L'histoire littéraire a exploré les modalités de l'apparition de la littérature d'aventure au XIX^e siècle, de même que les historiens de la culture populaire ³. Quant aux sociologues et aux spécialistes des cultures sportives, ils ont multiplié les études sur les conditions de l'apparition du phénomène des « nouveaux aventuriers » et de « l'extrême aventure » depuis les années 1980 ⁴. L'expression du désir d'aventure varie ainsi avec le temps. Elle s'inscrit dans une chronologie.
- 2 Cette remarque préliminaire a le mérite de lever tout doute sur la possibilité d'une étude historique de l'aventure. L'historien qui s'en mêle n'encourt pas l'accusation d'hérésie. Il est du reste l'héritier de toute une tradition historiographique qui, de Lucien Febvre à Alain Corbin, s'est appliquée à montrer, non seulement la possibilité, mais aussi la fécondité de l'étude historique de l'expression des désirs.
- 3 Il n'en demeure pas moins que l'objet reste flou, et qu'il convient d'en préciser les contours. Certes, il existe de multiples études sur l'aventure, qui montrent l'historicité des discours qui s'en réclament. Mais quel rapport établir entre le désir de l'aventure amoureuse analysé par la sociologie littéraire du XVIII^e siècle et les pédagogies prenant en compte le désir d'aventures des adolescents, étudiées par les spécialistes des cultures sportives ? Quoi de commun entre le phénomène des « nouveaux aventuriers » examiné par les sociologues et une étude littéraire comme celle que Jean-Yves Tadié a consacrée au roman d'aventures, qui elle-même réunit des auteurs aussi différents que Conrad, Dumas, Stevenson et Verne ? La complexité de la notion d'aventure apparaît bien à la lueur de cette rapide énumération, où l'intrigue sentimentale se mêle à l'exploit sportif, où la référence à Jules Verne côtoie celle à Casanova.

- 4 Entreprendre, en historien, l'étude de l'aventure implique de poser préalablement ce problème de définition, de la même façon que durent le faire tous ceux qui étudient l'aventure, quelle que fût leur discipline. Auteur d'un travail philosophique sur la notion, Wladimir Jankélévitch, par exemple, tentait de résoudre certaines ambiguïtés terminologiques en distinguant « l'homme aventureux », qui représenterait « un véritable style de vie, au lieu que l'aventurier est un professionnel des aventures [...] plutôt en marge des scrupules qu'en marge de la vie prosaïque »⁵. Opérer soigneusement le partage entre « l'aventureux » et « l'aventurier » semblait donc à Jankélévitch une base saine pour bâtir une réflexion philosophique sur l'aventure. La nécessité d'une telle démarche était également exprimée par Suzanne Roth dans son étude de sociologie littéraire sur les « aventuriers » du XVIII^e siècle. Afin de construire son objet de travail, celle-ci entendait, comme Jankélévitch, distinguer les « vrais aventuriers » des faux. Cette recherche de la pureté la conduisait à résumer l'aventurier du XVIII^e siècle à celui qui en avait été, selon elle, le « *parangon* » : Giacomo Casanova. Les autres écrivains qu'elle incluait dans son travail se déclinaient ensuite selon une typologie complexe où les « aventuriers malgré eux » se mêlaient aux « para-aventuriers »⁶.
- 5 Un tel souci typologique animait également Jean-Michel Belorgey dans l'essai qu'il a consacré aux « ruptures » d'avec l'Occident à l'époque contemporaine, et dont l'anthropologue David Le Breton écrit qu'il est « une des histoires possibles » de l'aventure⁷. Ici, le critère de vérité n'était plus l'absence de cupidité qui fondait « l'homme aventureux » de Jankélévitch. Il ne s'agissait plus de définir le vrai aventurier, mais la « vraie » aventure. Devaient donc être écartées, avec un certain mépris, toutes les « demi-mesures : l'Armée, la Marine ou l'Administration coloniale » :
- 6 « Car, pour que l'aventure commence, la vraie, il faut que le souci d'évangéliser, de commercer, d'administrer, même au mieux de l'intérêt des populations colonisées, cède la place au désir d'une vraie confrontation, d'un vrai mélange »⁸.
- 7 Tous ces travaux passaient donc par la définition préalable d'une « vraie » aventure ou d'un « vrai » aventurier, seuls dignes d'étude.

L'histoire des représentations : principes de méthode

- 8 Il est pourtant possible de faire une histoire de l'aventure qui se distingue assez nettement de ces démarches, au fond semblables entre elles : une histoire qui ne se fonde pas sur des définitions préalables, qui n'entend plaquer aucune typologie rétrospective, qui refuse de décider de ce qui est aventure et de ce qui ne l'est pas, qui ne désigne pas, avec ses critères, des aventuriers. En fidélité à une démarche naguère définie par Alphonse Dupront, il est possible d'assumer la nécessité d'une certaine « candeur » de l'historien, permettant de « laisser monter le sens » des sources, sans imposer aux documents les propres représentations du chercheur⁹.
- 9 L'objet-aventure, plus qu'un autre, nécessite en effet cette « candeur » retrouvée, dans la mesure où l'aventure est, d'abord, une représentation. Au début du XX^e siècle, Georg Simmel - un des premiers à s'interroger sur les modalités de la participation de l'aventure à une « philosophie de la modernité » - avait ainsi suggéré avec force la situation de l'aventure dans le champ des représentations. Est « aventure », d'abord, ce qui est ressenti comme tel : « Si, de deux événements dont les contenus assignables ne sont pas

très différents, l'un est ressenti comme "Aventure", l'autre non, alors c'est cette différence de rapport au tout de notre vie qui fait que cette signification échoit à l'un et qu'elle se refuse à l'autre »¹⁰.

- 10 Le même événement peut être, ou non, ressenti comme « aventure ». L'historien de l'aventure ne définira donc pas préalablement de « vraie » aventure ou d'aventurier « au bon sens du terme », démarche qui le conduirait inévitablement à prendre en compte le « tout » de sa propre vie, si étrangère à celle des hommes qu'il étudie. Il doit avoir pour objectif, à l'inverse, de s'en tenir au sentiment des acteurs de l'époque qu'il considère.
- 11 Encore convient-il de remarquer qu'il est difficile pour l'historien de connaître ce qui fut jadis « ressenti » comme une aventure. En dépit de la certitude depuis longtemps acquise qu'il fait partie de la quête historique, l'horizon des émotions, hélas, reste largement hors d'atteinte de l'historien. Celui-ci, prisonnier de sources le plus souvent écrites, n'a de connaissance de l'éprouvé que lorsqu'il est dit par les textes qu'il étudie ¹¹. Aussi, l'histoire de l'aventure ne saurait-elle être que celle de la désignation de ce qui est aventure et de ce qui ne l'est pas. L'histoire de l'aventure, qui est celle de sa représentation, est avant tout l'histoire du discours sur l'aventure. Puisque deux événements aux contenus similaires peuvent être nommés, ou non, « aventure », examinons donc l'énoncé des raisons qui présidèrent à ce choix.
- 12 Dès lors, la question de la définition de l'aventure ne se pose plus. Doit être considéré comme « aventure » tout événement ainsi désigné, l'intérêt de l'étude résidant dans l'examen des raisons qui gouvernent cette désignation. Dit autrement : quiconque affirme avoir vécu une aventure a raison, puisqu'il le dit. Le silence des sources, notons-le, prend ici une signification particulière : l'absence de référence à l'aventure, dans des circonstances qui nous sembleraient l'autoriser, est peut-être plus importante que la désignation trop attendue d'un événement comme aventure.
- 13 Plutôt que les faits, nous interrogerons donc le langage, sans jamais oublier qu'il est lui-même l'expression d'une expérience de la réalité. Jean Starobinski a récemment rappelé tout l'intérêt que pouvait avoir, en termes de connaissance historique, l'étude des variations de la langue : « Pour comprendre notre époque et notre situation présente, il y a beaucoup à attendre de l'histoire de la langue, parce que celle-ci est inséparable de l'histoire des sociétés, des savoirs, des pouvoirs techniques, et qu'à ce titre elle a valeur d'indice. Elle nous aide à reconnaître en quoi nous différons. Cela équivaut à dire que la variation sémantique du vocabulaire est elle-même un signifiant, et que celui-ci, en renvoyant à la contexture des "états de langue" successifs, fait mieux percevoir le changement des "états de culture" »¹².
- 14 Que la variation de la langue eût « valeur d'indice », voilà qui ne pouvait qu'attirer l'attention de l'historien, chasseur « d'indices », pour reprendre l'image fondatrice du « paradigme » développé voici une vingtaine d'années par Carlo Ginzburg ¹³.
- 15 L'histoire de l'aventure ainsi définie échappe donc en grande partie à la marginalité des aventuriers qui en constituent, inévitablement, les grandes figures. Elle n'est que pour partie une histoire de l'action : le processus de désignation de l'aventure est au cœur de l'étude, plus que l'expérience vécue. Elle est une histoire des représentations, des désirs, des rêveries, une histoire qui concerne, par-delà quelques emblématiques « vies d'aventuriers », l'ensemble de la société productrice de ce discours. Une histoire, pour le dire comme Alain Corbin, « qui cesse de décréter négative toute forme de passivité et positive tout forme d'activité, fût-ce la plus insignifiante ; [qui] soit moins hantée par

l'improductivité du temps, l'oisiveté, l'ennui et davantage par l'autonomie des formes d'invention de soi »¹⁴.

- 16 Entendue ainsi, l'histoire de l'aventure peut se réclamer de principes de méthode redevables à Michel Foucault ¹⁵. Frédéric Gros les a récemment résumés en quatre points. Le premier est le principe de *problématisation* : on retrace l'histoire d'un problème, sans pratiquer l'interprétation (on s'abstient de désigner soi-même l'aventure). Le second est le principe de *immanence* : peu importe la vérité de l'aventure (transcendance), on s'occupe de « l'histoire immanente et fragile d'un questionnement », celui qui interroge la définition de l'aventure. Le troisième est le principe de *fiction* : l'histoire du problème est en quelque sorte inventée, « en ce sens étroit qu'on sollicite un peu violemment des textes au moins la structure d'un récit ordonné, la précipitation de coups de théâtre conceptuels, l'urgence dramatique de positions théoriques ». Le quatrième est le principe de *neutralité du sujet d'énonciation*, ainsi précisé par Frédéric Gros : « Faire l'histoire immanente d'un problème, c'est ne pas tenir compte des individualités historiques. [...] Les noms propres ne sont pour nous dans l'archive que des nœuds plus serrés, des foyers discursifs plus massifs, ces points épais où la problématique soudain se resserre et se redessine selon d'autres contours. »¹⁶
- 17 Une telle définition du discours étudié explique l'absence de travail exhaustif, dans l'histoire de l'aventure présentée ici, sur les conditions de production de ce discours. Discours aux cent bouches, il est unifié par le seul fait qu'il y est question d'« aventure », quels qu'en fussent les auteurs. Cela ne veut pas dire que certains des producteurs de ce discours ne fassent pas l'objet d'une attention soutenue. Quelques noms, déjà, sont apparus dans le domaine de la littérature : Jules Verne, Joseph Conrad, etc. Il convient sans doute de s'arrêter plus longuement sur chacun d'entre eux, et ce d'autant plus qu'il s'agit d'écrivains de profession, et que l'histoire sociale du champ littéraire est un domaine fécond de la recherche actuelle ¹⁷. Mais, au fond, dans l'histoire de l'aventure, ils ne seront pas considérés autrement que comme ces « foyers discursifs plus massifs » dont parle Frédéric Gros .
- 18 Le corpus de sources est donc constitué de textes écrits sur (ou par) des personnages considérés de façon assez consensuelle comme des « aventuriers » à l'époque étudiée : Esther Stanhope, James Brooke, Gaston de Raousset-Boulbon, Antoine de Tounens, Charles David de Mayrena, Arthur Rimbaud, Antoine de Morès, Isabelle Eberhardt, T.E. Lawrence, Henry de Monfreid... S'y adjoignent des textes présentant des « aventures », ainsi nommées, survenues à soi-même ou à un tiers. Les romans présentés comme des romans « d'aventures », les revues présentées comme des revues « d'aventures » y trouvent également leur place. La forme importe donc peu : récits, romans, presse constituent un édifice discursif dont l'étude tout entière nous intéresse ¹⁸.

Unité de l'imaginaire de l'aventure, 1850-1940

- 19 L'étude de ce discours produit dans les années 1850-1940 laisse apparaître une certaine unité de l'imaginaire de l'aventure, tout au long de cette période. La figure de l'aventurier qui dominait alors se démarquait nettement de celle qui, d'après Suzanne Roth, avait dominé au XVIII^e et dans les premières décennies du XIX^e siècle. L'aventurier avait alors désigné un personnage aux marges de la légalité, un escroc ou un usurpateur également

stigmatisé sous l'appellation de chevalier d'industrie, qui convoquait certes les figures de l'errance, mais qui s'accommodait fort bien de l'espace européen dans lequel il évoluait ¹⁹.

- 20 La figure de l'aventurier qui domina dans les années 1850-1940 rompit avec l'espace européen. Loin d'être cette figure de l'intrus dans l'espace quotidien qui caractérisait volontiers l'aventurier du XVIII^e siècle, elle était une figure du départ, dont l'évocation conduisait nécessairement à celle des lointains géographiques. De façon générale, l'ensemble du discours sur l'aventure convoquait les espaces lointains, au point que la carte géographique, omniprésente, pouvait y apparaître explicitement comme un vecteur de rêveries d'aventures.
- 21 Ces espaces lointains se définissaient d'abord par leur éloignement de l'Europe, au point qu'il serait vain de tenter d'en entreprendre une recension précise, même si certains lieux purent parfois revêtir une importance particulière, à l'image du Mexique, visiblement sur-représenté dans le discours français sur l'aventure autour de 1850 ²⁰. Cette condition nécessaire n'était toutefois pas suffisante. L'Europe était avant tout niée en tant qu'elle représentait l'espace de la civilisation. Qu'une civilisation fût reconnue ailleurs, et l'espace qui l'accueillait, à son tour, s'absentait du discours sur l'aventure : c'est ce qui explique le silence sur le Japon, par exemple, dans l'œuvre de Jules Verne ou dans les romans d'aventures publiés par le *Journal des Voyages* (1877-1915). C'est ce qui explique aussi que l'espace colonial, en tant qu'il était un espace en voie de civilisation, ne fût pas un pôle attractif dans la géographie imaginaire de l'aventure. Même la partie du discours sur l'aventure la plus couramment présentée comme un vecteur de la pénétration de l'idée coloniale en France – romans de Jules Verne, *Journal des Voyages* – ne lui faisait pas, en définitive, une place prépondérante ²¹. À l'inverse, on comprend que fût privilégiée, au début des années 1930, l'Éthiopie indépendante de l'aventurier Henry de Monfreid.
- 22 Défini fondamentalement par son éloignement de l'Europe et de la civilisation, l'espace de l'aventure était donc d'abord un espace rêvé, un espace entièrement imaginé – et non un espace vécu, représentation produite de l'expérience qu'on aurait pu avoir de sa réalité ²². Espace lointain, il était un ailleurs défini, en creux, par le rejet des formes de la civilisation. Il était par définition un espace imprécis jusqu'à l'inconnu – que le « blanc de la carte » géographique, *in fine*, représentait le mieux. Il était du même coup un espace deviné, l'espace le plus exotique, celui que l'on chargeait des représentations les plus éloignées de la réalité quotidienne. De ce point de vue, il procédait assez largement des représentations de l'exotisme, telles qu'elles s'étaient construites depuis « la crise de la conscience européenne » du tournant des XVII^e et XVIII^e siècles ²³.
- 23 Il était aussi un espace dangereux, un espace dans lequel était rendu possible, plus qu'ailleurs, ce sentiment du risque mortel sans lequel il n'y a pas de discours sur l'aventure – et de cet autre point de vue, la représentation de cet espace s'insérait dans la logique du basculement romantique. La nature, dans le discours sur l'aventure, procédait en effet de la nature dangereuse, immense et sublime de l'esthétique romantique – celle-là même que les historiens des représentations de l'Afrique identifient si souvent dans les textes du XIX^e siècle ²⁴ – nature de ces « fauves » dont Éric Baratay a montré « l'invention » au XIX^e siècle ²⁵, nature dont le désert et la mer, ainsi que l'ont souligné Guy Barthélemy et Michel Roux, semblent depuis le XIX^e siècle des paysages emblématiques ²⁶.
- 24 Cet espace était d'autant plus dangereux que l'éloignement spatial, assez classiquement, se doublait d'un éloignement temporel ²⁷. L'espace des aventures n'était régi par aucune des lois de la civilisation ; il était un espace dans lequel régnait une justice sommaire et

cruelle, et où pullulaient les hors-la-loi. C'était surtout un espace peuplé de sauvages – si sauvages qu'ils ne se distinguaient que fort peu, en définitive, de la nature qui les environnait. C'étaient des hommes primitifs et dangereux, qui trouvaient leur archétype dans la figure de celui qui tuait par goût – ce goût prenant une acception singulière dans le cas de la figure particulièrement répulsive du cannibale. Cela dit, l'homme blanc leur était si naturellement supérieur qu'il trouvait là le moyen de vivre une existence féodale, au point que la figure de « l'aventurier roi » semble s'être imposée, dans le discours sur l'aventure, comme la figure idéale de l'aventure à partir du milieu du XIX^e siècle. Cet aventurier nouveau, de fait, n'avait que peu de rapports avec un Casanova. Il s'identifiait bien davantage à « l'homme qui voulait être roi » de Rudyard Kipling (1888) ou au « Lord Jim » de Joseph Conrad (1900)²⁸.

- 25 Cela dit, l'unité de l'imaginaire de l'aventure, dans les années 1850-1940, ne relevait pas des seules représentations des espaces lointains. Il charriait également certaines valeurs qui, si elles purent évoluer tout au long de la période, y furent toujours présentes.
- 26 La première est l'individualisme. De 1850 à 1940, l'aventure fut impensable sans l'exaltation de l'initiative individuelle. L'étude du discours sur les aventures de guerre, à cet égard, est édifiante. Tout au long de la période, la guerre ne fut perçue comme l'occasion d'aventures que dans le cas où elle laissait un large espace de liberté à l'autonomie de l'individu²⁹. Le discours sur l'aventure procédait ainsi de cette exaltation du moi qui était une des conséquences de l'esthétique romantique³⁰.
- 27 La seconde est la valorisation de la quête du risque mortel. Tout au long des années 1850-1940, le discours sur l'aventure était impensable sans référence à la mort frôlée : la mort, pour le dire comme Jankélévitch, était « le précieux épice de l'aventure »³¹. Le risque mortel était exalté comme le moyen de vivre intensément – et l'une des vertus morales de la vie intense était de permettre de retrouver l'amour de la simplicité de la vie, une fois le danger passé.
- 28 Cette valorisation de la prise de risque connu, entre 1850 et 1940, deux utilisations complémentaires.
- 29 La première fut une utilisation pédagogique. Le discours destiné à la jeunesse s'appropriait volontiers le thème des aventures. Le fait n'est pas nouveau : rappelons que la notion d'aventure n'apparut pas *ex-nihilo* dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle faisait depuis longtemps les beaux jours de la littérature destinée à la jeunesse (*Robinson Crusoé* date de 1719, pour ne pas parler des *Aventures de Télémaque*) – et le fait était encore plus remarquable depuis le tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, qui avait vu se développer toute une pédagogie d'apprentissage des connaissances par la récréation³². Les robinsonnades conjuaient alors le thème des aventures avec les connaissances et les valeurs morales qu'il s'agissait d'inculquer à la jeunesse³³.
- 30 Cette jeunesse était seulement masculine. Le discours sur l'aventure qui lui était destiné était ainsi le vecteur de valeurs viriles³⁴. La vie d'aventures y était présentée comme le moyen de devenir un homme, et un homme trempé. Il était de ce point de vue baigné d'un certain anti-intellectualisme, les « instituteurs sauvages » chers au romantique Chateaubriand prenant le pas sur l'éducation scolaire jugée nécessairement émollissante. Le scoutisme, à partir du début du XX^e siècle, fit la somme des acquis de cette histoire centenaire, en introduisant l'aventure au cœur de son projet éducatif, par le biais du « Grand Jeu »³⁵.

- 31 Cette utilisation du thème des aventures dans le discours destiné à la jeunesse était supposée être en adéquation avec les désirs mêmes des jeunes garçons, dont le goût des aventures était jugé naturel. La pédagogie développée au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles visait donc à utiliser au mieux cet irrépressible désir de la jeunesse pour les aventures, tout en postulant que ce désir devait être surmonté – la capacité à ne plus y céder étant même le signe du passage à l'âge adulte. De ce point de vue, l'aventurier était une figure de l'adolescence, comme le bohème, dont il occupait la même fonction dans la représentation de la jeunesse ³⁶.
- 32 La deuxième utilisation du discours sur l'aventure, en tant que vecteur d'une valorisation de la prise de risque, était d'ordre social, voire politique. Certaines carrières étaient ainsi présentées comme des débouchés naturels pour les jeunes gens épris d'aventures. C'était le cas de l'armée, de la marine ou des carrières coloniales. Le discours sur l'aventure destiné à la jeunesse était ainsi traversé par des visées politiques. Les aventures, en tant qu'elles représentaient la quête du risque mortel, étaient rapportées à des professions, certes jugées aventureuses, mais dont les objectifs politiques étaient définis avec assez de précision. C'était la conquête coloniale, présentée comme le fait de jeunes hommes mus par leur esprit d'aventure. C'était l'idéologie libérale, qui affirmait la supériorité des « forces vives » de la nation : cette jeunesse dont l'esprit d'entreprise devait procéder naturellement de l'esprit d'aventure. Dans tous les cas, les aventures étaient présentées comme la résultante d'un comportement guidé par le sens du devoir et l'esprit de sacrifice. Le discours sur l'aventure destiné à la jeunesse apparaît ainsi davantage comme un discours sur l'héroïsme – le goût de l'aventure pour l'aventure y étant nié et la figure de l'aventurier, méprisée ³⁷. Même si le dernier mot restait au jeune lecteur, qui pouvait toujours être plus intéressé par les aventures que par la morale qui les accompagnait ³⁸, ce discours avait des ambitions sociales et politiques clairement affichées.

Essai de périodisation

- 33 Ces aspects du discours sur l'aventure furent à l'œuvre tout au long de la période 1850-1940. L'aventure fut alors inséparable des représentations des espaces lointains, telles que nous les avons résumées – de même que le discours sur l'aventure peut être analysé, sur la longue durée, comme une des manifestations de « l'individualisme » moderne (on sait que le mot apparut dans les années 1830) et qu'il fut le vecteur de diffusion d'une idéologie virile, volontiers utilisée à des fins pédagogiques et politiques.
- 34 Cela dit, l'histoire de l'aventure connut, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, un basculement fondamental. Ce fut à ce moment que l'aventurier, dans cette nouvelle acception du terme magnifiée par la nouvelle de Kipling (écrite en 1888 et traduite en français en 1901), fut définitivement considéré comme un modèle d'existence, une façon d'être au monde jugée avec sympathie. Dans le même temps, l'aventurière cessait de n'être plus seulement la courtisane d'Ancien Régime pour devenir véritablement le féminin de l'aventurier.
- 35 L'aventurier ne fut plus, alors, défini par autre chose que la seule aventure (rappelons que la guerre, la flibuste ou l'intrigue avaient auparavant constitué l'activité principale des différents avatars historiques de l'aventurier). Il devint la stricte incarnation de l'aventure. La révolution que connut à cette époque la littérature d'aventures manifesta ce basculement avec éclat. Avec Joseph Conrad, qui commença à publier en 1895, avec

Jack London (qui publia entre 1900 et 1916), les aventures cessèrent d'être seulement un procédé romanesque – ce qu'elles étaient chez Jules Verne. L'aventure devint désormais le cœur du roman, les personnages de celui-ci vivant désormais moins d'aventures qu'ils n'en parlaient et ne s'interrogeaient sur le sens à leur donner. Ce temps fut aussi celui des premières réflexions sur la définition de l'aventure – avec Georg Simmel, au tout début du XX^e siècle.

- 36 Sans doute l'émergence d'une nouvelle conception de l'aventure semble-t-elle s'être produite hors de France – et plutôt dans l'espace anglo-saxon. De même que James Brooke (mort en 1868) fournissait le modèle indépassable de l'aventurier-roi, Conrad, London ou le Kipling de *L'Homme qui voulait être roi* représentèrent les phares de la nouvelle littérature d'aventure. La France dut attendre la fin des années 1920 pour voir émerger, avec Malraux ou Saint-Exupéry, une littérature qui se voulait comparable³⁹. Il n'empêche que les premières réflexions critiques sur l'aventure furent publiées avant – dès Jacques Rivière, en 1913⁴⁰ –, de même que l'expression d'une valeur nouvelle de l'aventure n'attendit pas les années 1920 pour émerger : dès 1898, dans un texte sur Arthur Rimbaud, on constate la référence, par trois fois, à « l'Aventure » ainsi orthographiée⁴¹. De la même façon que Reinhardt Koselleck a remarqué que le XIX^e siècle avait hypostasié les notions d'Art, de Science et de Progrès, « leur conférant valeur sacrée » (les écrivains du XVIII^e siècle jusqu'à Condorcet inclus parlaient des arts, des sciences et des progrès au pluriel), le tournant des XIX^e et XX^e siècle hypostasie l'aventure, la situant désormais au cœur de toute une mystique⁴².
- 37 Une nouvelle conception de l'aventure émergea donc dans les années 1890, avant de triompher dans les années 1920, sans que la Première Guerre mondiale, semble-t-il, jouât un rôle moteur dans ce mouvement. Sans doute les récits d'aventures vécues se multiplièrent-ils dans les années 1920 et 1930, consacrant l'expression nouvelle du désir d'aventure (Lawrence et Monfreid apparurent alors comme des archétypes de la figure de l'aventurier désormais identifiée à un style de vie positif), alors même que Malraux et Saint-Exupéry se disputaient la place enviée de maître de la littérature d'aventure française, dans le genre inauguré par Conrad. Mais la mystique consacrée par cette diffusion du discours sur l'aventure avait été élaborée dans les années 1890-1920. En 1920, la parution du *Petit Manuel du parfait aventurier*, de Pierre Mac Orlan, peut ainsi constituer une date-rupture, marquant l'achèvement de la phase de maturation de la mystique nouvelle, avant sa diffusion sur une grande échelle.
- 38 Or ces années 1890-1920 furent également celles d'une mutation fondamentale des représentations de l'espace de la planète. Ainsi que l'a rappelé Gilles Palsky, le tournant des XIX^e et XX^e siècles fut en effet dominé par le thème du « monde fini ». L'inéluctable disparition des « blancs » sur les cartes géographiques signifiait la fin de cet inconnu « nucléaire » qui avait succédé à l'inconnu « périphérique » qu'avaient fait disparaître les grands voyages de circumnavigation du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles⁴³. Dans le même temps, la hantise du nivellement du monde s'accompagnait du regret de la disparition du monde sauvage.
- 39 Certes, l'expression d'une telle nostalgie n'apparut-elle pas *ex-nihilo* à la fin du XIX^e siècle. Les écrivains de la première génération romantique, dans la logique de leur opposition aux « Lumières », avaient déjà valorisé le sentiment nostalgique et le regret du temps passé. Se fondant notamment sur les bouleversements de l'Amérique du Nord, ils avaient, Chateaubriand en tête, déjà rêvé aux funestes conséquences de la disparition des

distances et du mystère des lieux. Ils avaient déjà stigmatisé la venue d'un monde débarrassé de ses sauvages. Ils avaient, les premiers, autorisé la construction de cette figure répulsive du touriste, dont Jean-Didier Urbain a montré qu'elle était en place dès 1840⁴⁴.

- 40 Ce portrait du touriste en voyageur sans aventures correspondait cependant à l'époque à un souci de distinction de la part d'auteurs qui, inventant la figure de l'écrivain voyageur, s'attachaient à valoriser leurs propres aventures, toujours possibles⁴⁵. Ce n'est qu'à partir de la fin du XIX^e siècle que l'expression de la nostalgie de l'espace immense et sauvage s'accompagna explicitement de la déploration de la disparition des conditions spatiales qui autorisaient l'aventure. Alors seulement, le regret de la fin de l'inconnu géographique, la hantise du nivellement du monde, la proclamation de l'effacement des anciennes figures du voyage aventureux (marins de la marine à voile, voyageurs d'avant le train et le paquebot) conduisirent à l'affirmation explicite de la crainte de la fin des aventures. Au moment où l'aventure devenait le centre de toute une mystique apparaissait ainsi un discours qui proclamait l'impossibilité de cette même aventure, pour des raisons tenant aux représentations de l'espace⁴⁶.
- 41 La mise en évidence de ce double mouvement – constitution de « l'Aventure » en valeur parée de multiples vertus, déploration de la disparition des conditions spatiales qui autorisaient l'aventure – nous conduit à interpréter la mystique de l'aventure, dans son avènement des années 1890-1920, comme une réaction nostalgique.
- 42 De fait, les grandes figures de l'aventure du tournant des XIX^e et XX^e siècles furent des figures nostalgiques – qu'il s'agisse de l'aventurier roi, héroïsé au moment où était annoncée sa disparition (dès 1888 et la nouvelle de Kipling), du cow-boy, dont Philippe Jacquin a souligné qu'il avait acquis sa dimension mythique au moment même où apparaissait le discours qui proclamait sa fin prochaine⁴⁷, ou de l'explorateur, figure archétypale de cette nostalgie dans la mesure où il était tout à la fois celui qui arpentaient l'espace idéal de l'aventure (le « blanc de la carte ») et le fossoyeur de celui-ci. L'aventurier, alors même qu'il devenait une figure chargée de significations positives, apparaissait donc, du fait de la disparition supposée de l'espace qui conditionnait son existence, comme une figure en déshérence, un avatar moderne de Don Quichotte. Comme le chevalier de la Manche – référence omniprésente dans le discours sur l'aventure au tournant des XIX^e et XX^e siècles –, il était en quête d'une aventure que l'espace dans lequel il évoluait était impuissant à lui fournir⁴⁸.
- 43 Dans le même ordre d'idées, les pratiques qui résultèrent de la constitution de l'aventure en valeur furent des pratiques éminemment nostalgiques. Ici, nos résultats ont valeur d'archéologie des pratiques actuelles. Qu'il s'agisse des pratiques contemporaines du voyage à l'ancienne mode (courses à la voile, marche à pied ou à dos d'animal, etc.), du voyage secret, de « l'extrême d'aventure » ou du tourisme de guerre, toutes procèdent en effet de la volonté initiale de réinventer l'espace rêvé de l'aventure – au point même de regretter le cannibale d'antan, dans une version renouvelée du mythe du « Bon Sauvage ». Toutes sont des pratiques nostalgiques de l'espace, dont la généalogie passe par ces années 1890-1920 qui virent l'aventure se constituer en valeur.
- 44 Cet ensemble de pratiques, toutefois, ne se développa vraiment que dans la période suivante, entre 1920 et 1940 : songeons à l'expression du désir d'aventure qui présidait aux premières traversées de l'océan en solitaire à la voile par Alain Gerbault, par exemple, ou aux voyages d'Ella Maillart, Peter Fleming ou Alexandra David-Neel. Apparaît

ainsi une périodisation en trois temps qui a rythmé l'histoire de l'aventure à l'époque contemporaine :

- 45 1850-1890 : temps de définition d'un nouveau discours sur l'aventure, plus visible (apparition d'une littérature d'aventures explicitement désignée ainsi, dont l'œuvre de Jules Verne témoigne du succès), en relation avec la représentation des confins (émergence d'une nouvelle figure de l'aventurier).
- 46 1890-1920 : moment de constitution de l'aventure en valeur. C'est le temps du basculement de la littérature d'aventure et des premières réflexions sur l'aventure. « L'Aventure », désormais hypostasiée, acquiert une valeur sacrée, au moment même où tout un discours annonce la disparition des conditions spatiales qui étaient censées autoriser l'aventure.
- 47 1920-1940 : triomphe de la mystique nouvelle de l'aventure en France (apparition d'une littérature d'aventure inspirée par Conrad, multiplication du nombre de récits d'aventures vécues) et mise en place des pratiques d'aventure contemporaines.
- 48 En dépit de son caractère inévitablement simplificateur, cette périodisation peut convenir, y compris la rupture de 1940. À ce moment, en effet, André Malraux s'attela à sa biographie de T.E. Lawrence, *Le Démon de l'absolu*, même si celle-ci ne fut publiée qu'en 1996⁴⁹. Or cette rédaction représente le début d'une nouvelle période dans l'histoire du désir d'aventure dans la mesure où, le premier avec cette précision, Malraux affirma l'historicité de ce désir – et l'importance des représentations de l'espace dans cette historicité. Notre travail lui-même se situe dans la logique inaugurée par Malraux au début des années 1940 si bien que, de ce point de vue, les années 1940-2000 peuvent apparaître dans leur probable unité : temps de la conscience des conditions historiques et sociales qui ont présidé à la maturation du désir d'aventure, temps du triomphe – par la démocratisation – des pratiques d'aventure inaugurées dans les années 1920-1940.

Définition d'une mystique de l'aventure

- 49 Ces repères chronologiques posés, précisons le contenu de la mystique de l'aventure élaborée au tournant des XIX^e et XX^e siècles. La croyance fondamentale en était simple : l'aventure devait désormais être recherchée pour elle-même, à l'exclusion de tout autre but. Contrairement au discours précédent – tel qu'il se perpétua d'ailleurs, à l'identique, dans le discours destiné à la seule jeunesse –, le goût désintéressé de l'aventure fut glorifié, l'aventure présentée comme un mode de vie. Un discours sur l'aventure pour l'aventure apparut ainsi dans les années 1890-1920, posant la gratuité de l'action et le primat du sens sur le but.
- 50 Certes, une fois encore, on ne saurait méconnaître la généalogie romantique d'un tel discours. La conception romantique du voyage pour le voyage (en parallèle à celle de l'art pour l'art) développait déjà des thèmes similaires. Mais le voyage n'était pas exactement l'aventure. Les vertus qui lui étaient prêtées par les écrivains romantiques n'étaient pas les mêmes que celles qui furent par la suite prêtées à l'aventure. La rencontre de l'autre, la connaissance sensible permise par le voyage n'apparurent ainsi qu'aux marges de la mystique de l'aventure.
- 51 Les vertus de l'aventure étaient autres : accomplissement de soi, saisie de son destin et dévoilement du sens caché du monde. La recherche de l'aventure pour l'aventure, à partir de la fin du XIX^e siècle, correspondait à une quête de sens qui se traduisit par ces trois

motifs récurrents dans le discours sur l'aventure pour l'aventure. La volonté de conférer, non plus un but, mais un sens à l'action fit de l'aventure une modalité poétique de l'existence⁵⁰. Les représentations de la réalité étaient niées par la mystique de l'aventure, au profit de toutes les représentations de la rêverie. L'aventurier devint celui qui vit dans un état de « rêve éveillé », celui qui veut faire de sa vie un roman et, au-delà de cette terminologie héritée de l'esthétique romantique, celui qui veut faire de sa vie un poème – au sens conféré à la poésie depuis la fin du XIX^e siècle⁵¹. Le dandy apparaît ainsi dans la généalogie de l'aventurier, comme une autre figure de la volonté de faire de sa vie une œuvre d'art.

- 52 Cette nouvelle conception de l'aventure s'est progressivement mise en place à travers un certain nombre de figures. Le discours sur le chercheur d'or fut sans doute précurseur. Figure de la quête de la fortune financière, le chercheur d'or put parfois apparaître, dès les années 1850, comme une figure de la quête de la Fortune, un homme entretenant un rapport complexe avec son propre destin. Tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, cette conception du chercheur d'or se précisa, progressivement revendiquée dans les livres de souvenirs des chercheurs d'or en Californie, publiés dans les années 1860-1890. L'héroïsation du reporter, à partir des années 1870, put également constituer une autre étape, dans la mesure où celui-ci était aussi une figure de la quête des aventures en elles-mêmes – mais il demeurait un homme de devoir, dont la mission était de trouver les aventures survenues à autrui afin d'en faire de l'information sensationnelle⁵².
- 53 Or, au tournant des XIX^e et XX^e siècles furent nettement rejetées toutes les figures de la mission : colon, missionnaire, explorateur, soldat, « as » de la Première Guerre mondiale ou sportif. L'obéissance à un devoir, la recherche de la performance constituant des objectifs supérieurs à l'aventure elle-même, ne s'accordaient pas avec la quête désintéressée de l'aventure.
- 54 Cette émergence d'une conception nouvelle de l'aventure, dans les années 1890-1920, s'est accompagnée de la prolifération du discours sur Rimbaud, si bien qu'il paraît difficile de ne pas parler d'un « moment Rimbaud » dans l'avènement de la mystique de l'aventure⁵³. Rimbaud apparut en effet, à partir de la fin des années 1880, comme tout à la fois l'initiateur de cette poésie moderne – qui cherchait, pour le dire comme Mallarmé, à « rémunérer le défaut de la langue » en effectuant un pas en direction de ce qui échappe au sensible, en dévoilant le sens caché du monde – et comme une grande figure d'aventurier. Mieux : il était celui qui avait renoncé à la poésie pour ce qui ne pouvait être que la satisfaction de son désir d'aventures. Il était celui qui, plus que tout autre parce qu'il était Rimbaud le poète « voyant », avait su les immenses possibilités que renfermait l'aventure vécue. Autour de la figure de Rimbaud se constitua ainsi un discours qui explora avec plus de précision peut-être qu'aucun autre les valeurs sacrées charriées par « l'Aventure » devenue valeur, et ce n'est peut-être pas seulement un hasard si, dans notre corpus de sources, la première mention de « l'Aventure », avec un A majuscule, soit venue sous la plume d'un poète, Georges Rodenbach, à propos de Rimbaud⁵⁴.
- 55 La mystique de l'aventure inaugurée dans les années 1890-1920 apparaît donc fort différente du discours sur l'aventure destiné à la jeunesse, qui lui préexistait⁵⁵. Refusant de considérer l'aventure comme le seul apanage de la jeunesse, comme un moment dans la formation du jeune homme, elle s'opposait à la définition de l'aventurier comme un « bohème » qui réintégrerait bientôt le jeu bourgeois. Au contraire, elle s'opposait avec force à toutes les représentations du « bourgeois ». L'aventure, comme la bohème, comme la folie, comme le génie, devait échapper à la médiocrité bourgeoise, aux corsets de

l'espace et du temps bourgeois⁵⁶. La mystique de l'aventure définissait tout au contraire une aristocratie des « oseurs » et, de fait, on peut reconnaître, dans le discours sur l'aventure pour l'aventure, bien des traits distinctifs de l'idéal aristocratique. Goût pour le gratuit et la conquête, mépris de l'argent, amour affiché des gens simples et des brigands, rapprochaient la mystique nouvelle de l'aventure de l'idéal aristocratique⁵⁷, idéal qui était aussi celui des producteurs de ce discours, écrivains attachés depuis le romantisme à apparaître eux aussi comme des figures complémentaires du génie, de la folie, de la bohème et, maintenant, de l'aventure⁵⁸.

- 56 La mystique de l'aventure radicalisa ainsi, à partir de la fin du XIX^e siècle, l'individualisme qui sous-tendait depuis longtemps tout discours sur l'aventure – au point qu'elle peut apparaître comme un des aspects les plus remarquables de cet « individualisme absolu de la dissidence » dont les historiens de l'individualisme constatent l'émergence, dans le domaine des idées philosophiques, à la fin du XIX^e siècle⁵⁹. De ce point de vue, on ne s'étonne pas de voir les références à Nietzsche se multiplier dans le discours sur l'aventure pour l'aventure. L'écriture aphoristique d'*Ainsi parlait Zarathoustra* autorisait l'assimilation du surhomme à la figure de l'aventurier aristocrate. Surtout, dans la mesure où il entendait délivrer de « l'esclavage du but », Zarathoustra s'accordait pleinement avec cette conception de l'action pour l'action qui était au cœur de la mystique nouvelle de l'aventure⁶⁰.
- 57 Au total il convient donc de distinguer deux discours sur l'aventure fort distincts, tant chronologiquement qu'idéologiquement.
- 58 Le premier, dans l'ordre chronologique, ne peut d'ailleurs être appelé ainsi qu'en vertu de notre coup de force méthodologique initial, dans la mesure où, pour le dire comme Michel Foucault, « on sollicite un peu violemment des textes [...] la structure d'un récit ordonné »⁶¹. Plus qu'un discours sur l'aventure, il est en fait un discours qui utilise le thème des aventures, sans que celles-ci soient au cœur du discours. Certes, il charrie bien des thèmes de l'imaginaire de l'aventure, à commencer par les représentations des espaces lointains, l'exaltation des vertus de la quête du risque et l'individualisme, mais il ne fait pas de l'aventure une valeur cardinale. Il peut même franchement apparaître, on l'a dit, comme un discours sur l'héroïsme.
- 59 Les implications politiques d'un tel discours relèvent en fait de l'utilisation de ces thèmes. On ne s'étonne donc pas que la propagande coloniale, qui convoquait la représentation des espaces lointains, s'en fût servi (encore qu'elle eût à passer sous silence la représentation de ces espaces comme des lieux de danger). On ne s'étonne pas non plus de son utilisation par le discours libéral, l'esprit d'aventure subsumé par l'éthique héroïque s'y transformant en esprit d'entreprise : la valorisation de la prise de risque, la défense de l'individu, la vénération du modèle anglo-saxon servaient naturellement les thèmes véhiculés par l'idéologie libérale.
- 60 Le second discours sur l'aventure, dans l'ordre chronologique, mérite mieux l'appellation. Apparu au tournant des XIX^e et XX^e siècles, il est bien, quant à lui, un discours sur l'aventure et sur elle seule, qui vante la quête de l'aventure pour l'aventure. À la représentation des espaces lointains, aux vertus de la quête du risque et à l'individualisme, il ajoute la nostalgie liée à la disparition de ces espaces, les vertus de la quête de l'aventure pour elle-même et pousse l'individualisme vers un absolu aux résonances nietzschéennes. Ses implications politiques ne sauraient être les défenses, si étroitement liées à des buts présentés comme « bourgeois », de l'expansion coloniale et

du libéralisme. Refusant « l'esclavage du but », privilégiant le sens de l'action au détriment de son but, tout en réclamant cette action violente et le risque de mort qui seuls conditionnent l'existence de l'aventure, il offre un support à toute forme d'action politique qui trouve dans l'action même sa propre justification. L'Utopie, les valeurs de progrès charriées par le concept de révolution lui sont étrangers⁶². De ce fait, il a pu être utilisé par les hérauts de ce que Zeev Sternhell appelle la « droite révolutionnaire » et Pierre-André Taguieff le « deuxième traditionalisme » - dont le discours émerge au même moment - en attendant l'extrême droite des années 1930⁶³.

- 61 On ne saurait toutefois tracer un signe d'égalité entre la mystique de l'aventure et la nouvelle extrême-droite des années 1890-1940. D'une part, parce que des différences significatives existent entre les deux discours - à commencer par la place qu'y occupe la notion d'individu, franchement niée dans le cas du discours fasciste⁶⁴. D'autre part, parce que bien des admirateurs de la mystique de l'aventure pour l'aventure ne versèrent pas dans l'extrémisme (citons pour s'en convaincre Malraux, Saint-Exupéry ou Kessel). Le lien entre fait culturel - auquel ressortit l'histoire de l'aventure - et fait politique - histoire de l'extrême droite - est infiniment plus complexe qu'un simple rapport de cause à effet⁶⁵. En revanche, on ne peut nier l'émergence, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, d'une culture politique particulière, mélange d'individualisme anti-bourgeois, d'idéal aristocratique et de refus de l'Utopie, dans laquelle il est possible de reconnaître une étape dans la généalogie du tempérament « anar de droite », tel qu'il fut objectivé dans les années 1950-1960⁶⁶.

NOTES

1. Le titre exact de la thèse présentée ici est *L'Avènement de l'aventure, Les figures de l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940* (Université de Paris I, Alain Corbin dir., 29 novembre 2000).
2. Suzanne Roth, *Aventures et aventuriers au XVIII^e siècle : essai de sociologie littéraire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1980.
3. Le colloque récent tenu à l'Université d'Essen, *Abenteurer als Helden der Literatur, vom 16.-20. Jahrhundert* (16-19 février 2000) témoigne de la vitalité actuelle de ces études. Sur l'attention portée par les historiens, depuis une vingtaine d'années, à la littérature populaire parmi laquelle l'aventure figure en bonne place, cf. Alain Corbin, « Du capitaine Mayne-Reid à Victor Margueritte : l'évolution des lectures populaires en Limousin sous la III^e République », *Cahiers des Annales de Normandie*, Caen, n° 24, p. 453-465 ; Dominique Kalifa, *L'Encre et le sang, Récits de crime et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995 ; Marie Palewska, « Le Journal des Voyages », *Le Rocambole*, n° 5 et 6, automne 1998 et printemps 1999, p. 9-84 et 11-84 ; Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien, Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984.
4. La publication récente des actes de deux colloques tenus en 1996 et 1998 (*A l'école de l'aventure : vie sportive en plein air et idéologie de la conquête du monde*, Paris, Territorial, 1999) a montré le dynamisme de ces travaux, dont certains seront cités ultérieurement.
5. Wladimir Jankélévitch, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Aubier, 1963, p. 9.
6. Suzanne Roth, *op. cit.*, p. XIX.

7. David Le Breton, « L'Extrême-Ailleurs : une anthropologie de l'aventure », *Autrement*, coll. « Mutations », n° 160, 1996, p. 36.
8. Jean-Michel Belorgey, *La vraie vie est ailleurs, Histoires de ruptures avec l'Occident*, Paris, Lattès, 1989, p. 12-13.
9. Cité par Alain Corbin, interview accordée à *Sciences humaines*, H.S. n° 18, septembre-octobre 1997, p. 46. Pour une définition possible de l'histoire des représentations, cf. Roger Chartier, « Le Monde comme représentation », *Annales E.S.C.*, novembre-décembre 1989, p. 1505-1520.
10. Georg Simmel, « L'Aventure », dans *Philosophie de la modernité*, trad. J.-L. Vieillard-Baron, Paris, Payot, 1989, p. 305.
11. Alain Corbin, « Désir, subjectivité et limites : l'impossible synthèse », *Espaces-Temps/Les Cahiers*, 59/60/61, 1995, p. 44-45.
12. Jean Starobinski, *Action et réaction, Vie et aventures d'un couple*, Paris, Seuil, 1999, p. 11.
13. Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*, trad. M. Aymard, Ch. Paoloni, E. Bonan et M. Sancini-Vignet, Paris, Flammarion, 1989.
14. Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 17.
15. Michel Foucault, *Les Mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966 et *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
16. Frédéric Gros, *Création et folie, Une histoire du jugement psychiatrique*, Paris, P.U.F., 1997, p. 3-7. Une première version de ce texte avait paru dans la *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 13, 1996, p. 87-92.
17. Christophe Charle, *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme, roman, théâtre et politique : essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1979 ; Gisèle Sapiro, « La Raison littéraire : Le champ littéraire français sous l'Occupation (1940-1944) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1996.
18. Sur le statut de ces différentes sources pour l'histoire des désirs, cf. Sylvain Venayre, « Roman, aventure et histoire. La question de la vérité dans les récits d'aventures vécues (seconde moitié du XIX^e-première moitié du XX^e siècles) », *Roman et récits de voyage*, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2000, p. 67-79.
19. Suzanne Roth, *op. cit.* Sur la mutation du milieu du XIX^e siècle, cf. Sylvain Venayre, « Gustave Aimard et la flibuste. Un phénomène de sédimentation culturelle dans les années 1860 », Colloque *L'Aventure maritime*, Centre de Recherches sur la Littérature des Voyages, Université de Paris IV, 25-28 mai 2000, actes à paraître.
20. Sylvain Venayre, « Le Moment mexicain dans l'histoire française de l'aventure (1840-1860) », *Histoire et sociétés de l'Amérique latine*, n° 7, premier semestre 1998, p. 123-137.
21. Cf. Raoul Girardet, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962* (1972), Paris, Hachette, rééd. « Pluriel », 1978, p. 119 ; Marie Palewska, *op. cit.*
22. De même que « l'Orient » étudié par Edward W. Saïd, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident* (1980), éd. augmentée, trad. C. Malamoud, Paris, Seuil, 1997.
23. Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715* (1961), Paris, Le Livre de Poche, 1994. Sur l'exotisme, cf. notamment Alain Buisine et Norbert Dodille (dir.), *L'Exotisme*, Cahiers CRLH, Paris, CIRAOI, Didier Érudition, n° 5, 1988.
24. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Laurent Gervereau, *Images et colonies, Iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962*, Paris, B.D.I.C./A.C.H.A.C., 1993 ; Yves Monnier, *L'Afrique dans l'imaginaire français (fin du XIX^e-début du XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1999.
25. Éric Baratay, Elisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos, histoire des jardins zoologiques en Occident (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, La Découverte, 1998.
26. Guy Barthélémy, *Fromentin ou l'écriture du désert*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; Michel Roux, *Géographie et complexité, Les espaces de la nostalgie*, Paris, L'Harmattan, 1999.

27. André Rauch, « Les vacances et la nature revisitée (1830-1939) », dans Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs*, op. cit., p. 83-117.
28. Gilbert Soubigou, *Le thème de l'aventurier-roi au XX^e siècle*, thèse dactylographiée, Université de Nantes, 1988.
29. Sylvain Venayre, « La Première Guerre mondiale dans l'histoire de l'aventure : rupture ou apogée ? », *Hypothèses 1998, travaux de l'École doctorale d'Histoire, Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne*, Paris, Presses de la Sorbonne, 1999, p. 45-51.
30. Georges Gusdorf, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976 et *L'Homme romantique*, Paris, Payot, 1984 ; Alain Corbin, « Le secret de l'individu », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. IV, Paris, Seuil, 1987. Pour une synthèse récente, cf. Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire culturelle de la France*, t. III et IV, Paris, Seuil, 1998.
31. Wladimir Jankélévitch, op. cit., p. 23.
32. Isabelle Havelange, Ségolène Le Men, *Le Magasin des enfants, la littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, Montreuil, Bibliothèque R. Desnos, 1988.
33. Cf. notamment Danielle Marcoin, *Le Roman d'aventure à l'école*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1997.
34. George Mosse, *L'Image de l'homme, L'invention de la virilité moderne*, trad. M. Hechter, Paris, Abbeville, 1997.
35. Chritian Guerin, *L'Utopie Scouts de France, histoire d'une identité collective, catholique et sociale, 1920-1995*, Paris, Fayard, 1997.
36. Jerrold Seigel, *Paris-bohème, 1830-1930*, trad. O. Guitard, Paris, Gallimard, 1991.
37. Paul Gerbod, « L'Éthique héroïque en France (1870-1914) », *Revue historique*, n° 544, octobre-décembre 1982, p. 409-429.
38. Christophe Prochasson, « Héritages et trahisons : la réception des œuvres », *Mil Neuf Cent, revue d'histoire intellectuelle*, n° 12, 1994, p. 5-17.
39. Emmanuel Chadeau, *Saint-Exupéry*, Paris, Plon, 1994, p. 100 et 187.
40. Jacques Rivière, « Le Roman d'aventure », *Nouvelle Revue Française*, mai, juin, juillet 1913, t. I, p. 748-765 et 914-932 ; t. II, p. 56-77.
41. Georges Rodenbach, « Un précurseur français en Abyssinie », *Le Figaro*, 12 août 1898.
42. Nous empruntons l'analyse de Koselleck à Jean Starobinski (op. cit., p. 306 et 427).
43. Gilles Palsky, « Un monde fini, un monde ouvert », dans Isabelle Poutrin (dir.), *Le XIX^e siècle, Science, politique et tradition*, préf. d'A. Corbin, Paris, Berger-Levrault, 1995, p. 131-145. Cf. aussi Dominique Lejeune, *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.
44. Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage, Histoires de touristes*, rééd. Payot, coll. « Voyageurs », 1991. Cf. aussi Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs*, op. cit.
45. Sur l'invention de la figure de l'écrivain voyageur, cf. Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand, Contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Champion, 1997 et Sarga Moussa, *La Relation orientale : enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient, 1811-1861*, Paris, Klincksieck, 1995.
46. Sur la mutation de ces représentations de l'espace, cf. Christophe Studeny, *L'Invention de la vitesse, France, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Gallimard, 1995.
47. Philippe Jacquin, *Le Cow-boy, un Américain entre le mythe et l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.
48. Paul Zumthor, « De Perceval à Don Quichotte, L'Espace du chevalier errant », *Poétique*, n° 87, Seuil, septembre 1987, p. 259-269.
49. André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1996.
50. Wladimir Jankélévitch, op. cit., p. 30.

51. Sur la différence entre roman et poésie, cf. Roger Caillois, « Puissances du roman » (1941), dans *Approches de l'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974, p. 147-231.
52. Le fait est particulièrement remarquable dans *Michel Strogoff* de Jules Verne (1876), qui héroïse pour la première fois, avec ses personnages de Harry Blount et d'Alcide Jolivet, la figure du reporter. Ceux-ci pourraient ainsi apparaître comme des personnages à la quête de l'aventure : alors qu'à la fin du roman, le héros se marie et accède à une haute situation dans l'Empire russe, eux partent pour Pékin en révolte. Mais ce sont au fond les aventures des autres qui les intéressent – comme celles de Michel Strogoff, en l'occurrence – et uniquement dans la mesure où elles leur fourniront de la copie.
53. Sylvain Venayre, « Écriture poétique et mystique de l'aventure. Le silence de Rimbaud (1880-1940) », Colloque *Poésie et voyage*, Centre de recherches sur la littérature des voyages, Université de Paris IV, 13-15 mars 1999, actes à paraître.
54. Cf. note 42.
55. Roland Barthes rendait bien compte de cette différence en opposant l'espace du *Nautilus* de Jules Verne à celui du *Bateau ivre* de Rimbaud, qui aurait manifesté ce qu'il nommait lui-même la « mystique de l'aventure » (dans *Mythologies* (1957), Paris, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 80-82.
56. Cf. Jean-Claude Beaune, *Essai sur l'automatisme ambulatoire, Médecine, technique et société, 1880-1910*, Paris, Champ Vallon, 1983 ; Jerrold Seigel, *op. cit.*, et Frédéric Gros, *op. cit.*
57. Tel qu'il a été circonscrit, par exemple, dans Eric Mension-Rigau, *Aristocrates et grands bourgeois, Éducation, traditions, valeurs*, Paris, Plon, 1994.
58. Cf. Paul Benichou, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830, Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, nouvelle éd., 1996.
59. Alain Laurent, *Histoire de l'individualisme*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », 1993. La transformation du vagabond en figure positive, à la même époque, témoigne également de cette radicalisation de l'individualisme. Cf. Jean-François Wagniar, *Le Vagabond dans la société française (1870-1914), Recherches sur les procédures de construction d'une identité sociale*, thèse, Université de Paris I, A. Corbin dir., 1997.
60. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. M. Robert, Paris, U.G.E., coll. « 10/18 », 1985, p. 156 ; Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier* (1950), préf. de J.-P. Sartre, Paris, Grasset, 1995.
61. Cf. Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 7.
62. Alors qu'il s'accorde remarquablement avec cette rhétorique de l'inanité dont Albert O. Hirschman fait un des marqueurs les plus sûrs de l'énonciation de la pensée réactionnaire (*Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, trad. P. Andler, Paris, Fayard, 1991).
63. Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire, 1885-1914, Les origines françaises du fascisme*, Paris, Seuil, 1978 ; Pierre-André Taguieff, « Le Paradigme traditionaliste : horreur de la modernité et antilibéralisme. Nietzsche dans la rhétorique réactionnaire », dans *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Paris, Grasset, 1991. Cf. aussi Umberto Eco, *De Superman au Surhomme*, trad. M. Boucher, Paris, Grasset, 1978.
64. Cf. Louis Dumont, « La Maladie totalitaire, individualisme et racisme chez Adolf Hitler », dans *Essais sur l'individualisme, Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1983, p. 152-189.
65. Cf. Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990, chapitre IV.
66. Pascal Ory, *L'Anarchisme de droite*, Paris, Grasset, 1985.

RÉSUMÉS

L'histoire de l'aventure, entre 1850 et 1940, illustre les principes de l'histoire des représentations. L'émergence d'une nouvelle figure de l'aventurier, dès le milieu du XIX^e siècle, la multiplication du discours sur l'aventure sous toutes ses formes (récits d'aventures vécues, romans, presse) s'accompagnèrent alors d'une homologation nouvelle entre l'idée d'aventure et la représentation d'espaces lointains, inconnus et sauvages. À partir des années 1890-1920, l'aventure devint le siège d'un certain nombre de vertus suprêmes, au point qu'il est légitime de parler alors d'une mystique de l'aventure. Le tournant des XIX^e et XX^e siècles fit en effet de l'aventure un but en soi. L'aventure pour l'aventure devint un thème dominant, dont les implications idéologiques et politiques étaient loin d'être négligeables. Ce basculement historique est en rapport étroit avec une nouvelle représentation dominante des confins de la planète, qui en fit des espaces en voie de disparition. L'aventure acquit ainsi une dimension ontologique au moment même où étaient censées disparaître les conditions spatiales qui autorisaient son existence. La mystique de l'aventure qui s'inaugura à cette époque, de même que les pratiques qui s'en réclamèrent, sont dès lors à interpréter comme autant de réactions nostalgiques.»

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : XIX^e siècle, XX^e siècle

Mots-clés : aventure, espaces, nostalgie, représentations

AUTEUR

SYLVAIN VENAYRE